

Responsabilité éthique et épistémologique dans l'action en complexité

Le monde dans lequel nous vivons est le monde de l'incertain, de l'aléatoire, de la complexité.
Voilà une bonne nouvelle !

Certes, l'incertitude est remplie de multiples risques. Mais elle est aussi un espace dans lequel nous pouvons exercer notre liberté, inventer et construire notre destin.

La complexité est une chance à saisir !

Dans cette incertitude, toute décision, toute action est un pari. Tant d'imprévus et de bifurcations vont bouleverser le cours des choses !

L'issue n'est jamais certaine. L'avenir est un espace de possibilités.

Cette incertitude appelle à chaque instant la réinvention d'une stratégie pour chercher sans relâche à faire de nos choix un pari gagnant, c'est-à-dire à donner du sens à nos décisions.

La complexité appelle la stratégie, nous dit Edgar Morin !

Et en retour, la stratégie appelle l'intelligence de la complexité.

Notre action dans cet univers complexe engage notre responsabilité sur deux registres indissociables : celui de l'épistémologie et celui de l'éthique.

Autrement dit, il nous faut comprendre comment l'on pense – c'est le versant épistémologique – pour décider en conscience comment vivre – c'est le versant éthique.

Pour cela, nous avons deux difficultés à dépasser :

Sur le versant de l'épistémologie, la difficulté, c'est que notre outillage mental classique s'avère inadapté pour comprendre et agir dans cette complexité :

- Sur le plan individuel, depuis notre petite enfance tout un arsenal de normalité a dessiné nos cartes mentales et a forgé nos réflexes moraux. Ce référentiel se trouve brutalement pris au dépourvu devant les bifurcations de la vie et la complexité des situations.
- Sur le plan collectif, les méthodes préétablies, les règles et procédures, les lois et les codes moraux, qui ont été conçus pour un monde supposé stable, ont dans notre univers complexe une pertinence et une opérationnalité limitées, souvent illusoire et parfois dangereuses.

Notre responsabilité majeure est de repenser, dans l'action et pour l'action, nos façons de penser « en complexité ».

Herbert Simon¹ écrit : « *Décider, ce n'est pas choisir, décider c'est mettre en œuvre un processus d'élaboration des décisions* ».

C'est à ce processus que nous devons travailler.

¹ Herbert Simon, 'From What to Decide to How to Decide', 1978

Sur le versant de l'éthique nous avons aussi une difficulté à surmonter :

Si nous étions dans un monde prévisible nous n'aurions pas besoin d'éthique. La morale, en principe universelle, suffirait. La morale est prescriptive, elle dit ce qu'on doit faire, de façon inconditionnelle, quels que soient les contextes. C'est l'impératif catégorique de Kant.

Mais voilà, nous nous trouvons le plus souvent dans des situations où tout est flou, où les informations sont incomplètes et invérifiables, où s'affrontent une diversité d'avis divergents, de points de vue tous respectables mais antagonistes.

Dans ces situations confuses et contradictoires, la morale reste souvent muette en termes d'action.

C'est alors qu'intervient l'éthique, chère à Spinoza, qui recommande de prendre en considération diverses hypothèses, et qui invite au débat – débat intérieur et débat collectif – pour élaborer en conscience la voie qui semble la meilleure pour « bien vivre », la voie de la sagesse.

Plutôt qu'un bréviaire moral, l'éthique est une discipline du développement de l'entendement et du discernement. C'est un travail, un processus, un cheminement qui intègre la morale, bien entendu, mais convoque en même temps toute notre vigilance épistémique.

Compte tenu de ces difficultés, quelle peut être notre responsabilité dans la prise de décision en situation complexe, quand le flou règne, quand tout est contradictoire, quand l'inattendu surgit devant nous ?

Francisco Varela développe l'idée que nos comportements en réponse à des situations imprévues ne se construisent pas sur des schémas préétablis, mais, je le cite, « *par un phénomène d'émergence au moment même de l'action à partir des dispositions qui sont les nôtres parce que nous les avons cultivées.* »²

La responsabilité éthique c'est de « *travailler à bien penser* », aurait dit Pascal.

A la lumière de cet éclairage, j'aimerais revisiter succinctement trois principes majeurs de la pensée complexe, qui m'ont beaucoup aidé dans ma vie professionnelle, et dans ma vie personnelle :

1. D'abord, la question de la modélisation, c'est-à-dire de la construction de nos représentations mentales

Ce que nous appelons si souvent « la réalité » dans nos conversations courantes, n'est pas la réalité. C'est seulement notre point de vue sur le réel, largement conditionné par notre pré-formatage mental, fruit de notre histoire personnelle et de notre histoire collective, par le contexte dans lequel nous nous trouvons, et par les intentions qui nous habitent.

Le défi de la complexité est d'abord dans nos têtes et dans nos expériences. C'est un défi épistémologique : ce n'est pas la réalité « en soi » qui est complexe, mais notre relation à la réalité.

² Francisco Varela, *Quel savoir pour l'éthique ?* Editions La Découverte, 1996, pages 53 à 55 ; et *L'inscription corporelle de l'esprit*, Seuil, 1993.

On peut résumer ainsi ce paradigme constructiviste :

***Nos représentations, nos modélisations, et la connaissance en général,
ne sont pas un objet, ni un reflet objectif de la réalité.
Ce sont des constructions de l'esprit,
subjectives, contextualisées, projectives, incarnées, évolutives.***

Il en découle trois corollaires de nature éthique :

1°. Il est primordial de clarifier ce qui conditionne notre point de vue, quelles sont les racines de notre subjectivité. Ce dialogue avec soi-même est le premier pas de la probité épistémologique !

2°. Le point de vue des autres n'est pas plus objectif que le nôtre. Mais les autres ont eux aussi droit à leur subjectivité. La sagesse nous invite à essayer de comprendre leur point de vue, sans nous donner pour autant l'obligation de l'adopter.

3°. Nous sommes en droit d'exiger des autres qu'ils entendent notre point de vue, comme nous entendons le leur. A nous ensuite d'argumenter notre point de vue.

Ces trois avancées réflexives sont les conditions d'un vrai dialogue. Elles sont à la base de « *l'Agir Communicationnel* » proposé par Habermas.

2. Deuxième principe de la pensée complexe : Penser en termes de système

« *On a toujours traité les systèmes comme des objets ; il s'agit maintenant de concevoir les objets comme des systèmes* »³, écrit Edgar Morin.

Voilà le grand, l'éternel défi : construire une unité composée de diversité !

Ce défi est partout : dans la famille, dans les équipes de travail, dans la cité, dans les régulations internationales, dans la recherche, dans la conception des systèmes techniques.

Rappelons-nous les trois caractéristiques majeures d'un système proposées par Edgar Morin, si souvent répétées, et pourtant si peu mises en actes :

- Un système complexe est une unité composée de diversité qui n'est réductible ni au tout, ni aux parties. Le tout est à la fois plus et moins que la somme des parties.
Et les parties ne sont pas seulement des fragments du tout.
On oublie trop souvent ce principe, nous perdant de ce fait dans l'utopie du holisme.
La difficulté « *d'unir dans la diversité* » est illustrée de façon éclatante par la laborieuse construction de l'Union Européenne, dont c'est pourtant la devise. Par facilité ou par cécité, la diversité des nations constitutives n'a pas été correctement prise en compte au fil du temps. Insensiblement, celles-ci finissent par n'être considérées que comme des fragments d'un tout gouverné par un assemblage bureaucratique.
- Mais « *le tout n'est pas tout* », selon l'expression d'Edgar Morin.
Par les interactions entre ses parties, le tout devient un autre tout par le processus d'émergence, comme l'eau émerge d'une liaison systémique entre l'hydrogène et l'oxygène.

³ Edgar Morin, *La Méthode*, tome 1, page 100

- Un système est en évolution permanente : il « s'auto-éco-ré-organise », selon la formulation d'Edgar Morin. « *Ce qui ne se régénère pas dégénère* », nous rappelle-t-il.

Un aspect important à retenir de la notion de système, c'est qu'il s'agit moins d'une façon de décrire un objet, que d'un outil mental pour concevoir un projet.

A ce titre, la « modélisation systémique » élaborée par Jean-Louis Le Moigne, que je qualifie volontiers de « systémique de 3^{ème} génération », constitue un apport extrêmement précieux. Jean-Louis Le Moigne la présente justement comme un « *outil pour concevoir* », un outil qui permet d'exercer une vigilance épistémologique et éthique sur les finalités et les enjeux du système que l'on conçoit.

En effet, ce qui caractérise avant tout un système, c'est sa finalité. Le « pour quoi » l'emporte sur le « comment ».

La finalité, c'est ce qui relie les parties, à condition que les parties partagent cette finalité. C'est le principe de l'hologramme : une partie est porteuse du tout.

La vigilance éthique occupe une position primordiale dans ce processus de conception en posant la question de la finalité du système.

Ce questionnement sur les finalités prend une importance fondamentale dans les phénomènes d'émergence.

En effet, tout ce qui est possible n'est pas forcément souhaitable !

La vigilance épistémologique et éthique s'impose.

Nous en avons sous les yeux une illustration préoccupante : celle de l'émergence d'un monde nouveau, voire d'un transhumanisme, rendu possible par la combinaison des nanotechnologies, des biotechnologies, du big data et de la nouvelle intelligence artificielle fondée sur l'apprentissage statistique.

3. Troisième principe de la pensée complexe : La dialogique

Les logiques antagonistes sont omniprésentes, elles surgissent dans l'action à tout moment. Ce phénomène est d'une importance capitale. Faute de le traiter correctement, on peut sombrer rapidement dans le simplisme et dans la guerre.

Edgar Morin appelle « principe dialogique » le fait que des logiques différentes, qui peuvent être à la fois complémentaires, concurrentes, voire antagonistes, se trouvent réunies et coexistent dans une même unité, sans que leurs différences ne soient pour autant gommées par cette unité, et même que souvent ces différences soient nécessaires à la vie de cette unité.

Exemples de phénomènes dialogiques :

l'ordre / le désordre ;

l'économique / le social ;

la prévention / la répression ;

Chacun des éléments antagonistes de ces dialogiques est nécessaire à l'équilibre et à l'existence du système.

La façon spontanée de traiter ces logiques antagonistes est hélas le plus souvent de les disjoindre et d'exclure celles qui nous gênent. Ce faisant, la chose est peut-être plus claire dans notre tête, mais le phénomène antagoniste demeure bien réel, livré à tous les simplismes.

A ce processus mortifère de « *disjonction-exclusion* », Edgar Morin propose de substituer le processus de « *distinction-conjonction* », autrement dit, de « *reliance* ».

En résumé,

Notre responsabilité se trouve dans la prise de conscience et le travail réflexif que nous avons à faire sur quatre points de vigilance majeurs :

1. Nous prémunir contre le déni de la complexité, reconnaître que le « réel » dépasse nos capacités cognitives.
2. Prendre conscience que la façon dont nous construisons nos représentations conditionne nos choix et nos actions. L'attitude éthique se joue dans le questionnement individuel et dans la délibération collective.
3. Donner sens aux systèmes complexes : rester vigilant sur les finalités, prendre en compte la diversité, mobiliser l'attitude de reliance pour construire l'unité.
4. Apprendre à reconnaître la nécessité des logiques antagonistes, à trouver les finalités d'ordre supérieur qui permettent de les dépasser sans les nier, et à organiser les processus dialogiques qui permettent de les réguler.

Mais notre responsabilité principale est finalement de mettre en place des processus d'anticipation constitués de réflexivité, de questionnements, de relectures de nos expériences.

Nous ne voyons que ce que nous sommes préparés à voir, nous n'entendons que ce que nous sommes préparés à entendre. Il en va de même pour la complexité : nous ne la comprenons que si nous sommes préparés à la comprendre.

Il s'agit de développer, bien en amont des événements inattendus, une prise de conscience permanente et progressive de nos processus cognitifs, et une lucidité sur les influences, les émotions, les élans vertueux, mais aussi les démons cachés, les idéologies, qui nous conditionnent.

Comme l'explique Varela, nos réponses à des situations imprévues se construisent par un *phénomène d'émergence au moment même de l'action*. Dès lors, attachons-nous à cultiver des dispositions qui généreront l'émergence d'une décision plus éthique, quand nous serons confrontés à la décision.

Alors, développons notre intelligence de la complexité en cultivant notre vigilance éthique et épistémique, continument tout au long de la vie, avec une « obstinée rigueur », selon le mot de Léonard de Vinci repris si souvent par Jean-Louis Le Moigne.

En conclusion, méditons ces propos d'Edgar Morin :

« La complexité appelle la stratégie. Il n'y a que la stratégie pour s'avancer dans l'incertain et l'aléatoire... La méthode de la complexité nous demande de penser sans jamais clore les concepts, de rétablir les articulations entre ce qui est disjoint, de penser avec la singularité, la localité, la temporalité. »